



**HAL**  
open science

## L'homme moderne et la complexité du vivant

Christophe Baticle

► **To cite this version:**

Christophe Baticle. L'homme moderne et la complexité du vivant : A propos des controverses sur les pratiques de chasse. *Vénerie*, 2022, 226, pp.100-102. hal-04292723

**HAL Id: hal-04292723**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-04292723>**

Submitted on 21 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# L'homme moderne et la complexité du vivant

Entretien avec Christophe Baticle

2<sup>e</sup> partie

Socio-anthropologue, chercheur, enseignant à l'Université de Picardie Jules Verne à Amiens et intervenant à Lille, Christophe Baticle a croisé, un peu par hasard, le monde de la chasse à courre. Après une première partie parue dans le n°225 de la revue *Vènerie* et consacrée aux territoires de chasse, qui constituent la « condition géographique », il questionne le rapport de l'homme contemporain à la nature, à l'heure de la virtualisation du monde.

**Vènerie :** *Qu'est-ce que l'anthropologie du corps ?*

**Christophe Baticle :** L'anthropologie est une science sociale qui aborde l'humain dans toute sa complexité, ce qui l'a amenée à se tourner vers une approche transdisciplinaire. Assez logiquement, il apparaissait donc nécessaire, aux yeux des anthropologues, de considérer des aspects jusque-là laissés aux investigations des sciences médicales, biologiques ou des pratiques artistiques. Mais l'humain ressent aussi avec ses sens, donc son corps. Un chasseur, pour prendre cet exemple qui vous intéressera, pense avec son esprit, mais s'appuie également sur ses ressentis corporels pour évaluer le comportement de l'animal recherché. S'il fait froid, que le vent du nord souffle, etc., une autre forme de vivant, assez proche de nous, adaptera son comportement à ces conditions. Il me semble que les causes de cette centration sur le corps, au sein de l'anthropologie, ont trouvé leurs fondements dans les origines de cette discipline, à savoir l'étude des peuples qu'on a appelé (par erreur) « primitifs », parce que moins techniciens que ceux auxquels s'intéressait le sociologue.

**V. :** *Que devient notre rapport au corps à l'heure de la virtualité galopante ?*

**C. B. :** Vaste question qui condamne à rester superficiel. Je prends donc le risque de paraître lapidaire dans ma réponse. Pour utiliser un néologisme, nous nous « instagramisons », au risque de prendre notre Moi virtuel, si ce n'est pour la réalité, au moins parfois pour partie prenante de notre auto-définition. La virtualité de certaines affirmations électroniques finit parfois par avoir des impacts sur le vécu : on peut ainsi se sentir « artiste » parce que l'on a écrit ce mot dans sa « bio », sur le réseau social des images. On peut encore, dans certains cas, penser que l'on a effacé une partie de sa vie parce que toutes les photos que l'on répugne désormais à voir ont été supprimées de notre compte... par nous-même. C'est une illusion d'optique bien entendu. Auparavant on se contentait de « changer de tête », en se faisant couper les cheveux ou en se rasant la tête. De nos jours certains n'hésitent pas à faire les deux, preuve que la virtualité de notre Moi a acquis pour nous une certaine existence. J'efface pour mieux me convaincre que je repars, mais je n'ai effacé que des images. Et encore... les traces électroniques ont la peau dure.

Votre question amène d'ailleurs sur une limite de la chasse quant aux processus de « virtualisation ». En effet, une chasse où on aurait remplacé l'arme par la souris d'un ordinateur

et l'animal par un avatar virtuel ne serait plus une chasse, au sens plein du terme. Dans la plupart des modes de chasse, on ne peut pas revenir en arrière lorsque l'acte morbide est intervenu. Resterait le cas de figure de certaines formes de piégeage non létales. En revanche, les veneurs, eux, pourraient s'abstenir de « servir » l'animal aux abois. Mais serait-ce du goût des piqueurs ? Et même des suiveurs ? On a toutes les raisons d'en douter. Et cela ne vous éviterait pas toutes les critiques, bien au contraire.

Le *no kill* rencontre un écueil avec les pratiques cynégétiques. Je ne crois pas pour autant que la mise à mort y soit la seule finalité, mais elle leur reste consubstantielle.

**V. :** *Dieu est mort, Marx est mort ; où la nouvelle croisade moraliste va-t-elle puiser ses sources ? Dans quel but ?*

**C. B. :** Les divinités renaissent au contraire sans cesse, y compris sous la forme abstraite de la dite-nature. Cette Nature, avec une majuscule, ne cesse de se trouver élevée sur un piédestal devant lequel on prie de plus en plus pieusement et



Équipage de Cheverny

toujours pour notre salut, changement climatique aidant. Quant à Marx, son actualité n'a jamais été aussi criante. On a pensé un temps que les grandes idéologies étaient mortes, mais même si la pensée marxiste n'attire plus les foules d'antan, elle s'est muée en critiques multiformes du capitalisme. Cette erreur d'interprétation vient du fait que nous sommes passés d'une grande misère physique à un relatif bien-être matériel (dans nos sociétés ! et encore pas pour tous). Ceci étant, les désirs ont suivi le même cheminement et, en conséquence, les exigences nouvelles n'en rendent pas moins inacceptables les écarts de richesse qui se sont accentués avec le temps.

Mais vous avez raison, les engagements récents prennent, pour certains, la forme de croisades morales. La différence avec les luttes pour le « bien » d'hier, c'est que désormais la science apporte sa part de validité aux préceptes défendus, comme hier les religions justifiaient les embarquements pour la « Terre Sainte ». Là où le bât blesse, c'est que le scientifique ne dit pas ce qu'il conviendrait de faire pour tel ou tel taxon présent dans la nature, mais se contente (c'est déjà beaucoup), d'expliquer les conséquences possibles de sa disparition, au nom parfois des interrelations au sein du système-Terre. Si un militant s'empare de ses conclusions afin de prêcher SA bonne parole, en oubliant la diversité humaine, évidemment que le politique doit reprendre sa place pour jouer son rôle d'administrateur de la démocratie. C'est là que la pensée de Marx reprend de l'actualité : un chasseur-cueilleur Ba'Aka du Nord-Congo participe-t-il à l'extinction de la planète à la même hauteur qu'un détenteur de yacht accosté dans un paradis fiscal, quelque part aux abords d'une île paradisiaque transformée pour son bon plaisir ?



Femme Ba Aka chassant

...





Paysage du nord du Congo

En résumé, les croisades les plus bruyantes de notre époque ont parfois tendance à diaboliser l'humain sans distinction.

**V. :** *Que disent ces « croisades », au XXI<sup>e</sup> siècle, de nos attentes vis-à-vis de la nature ?*

**C. B. :** Ces démarches de nouveaux Croisés expriment une angoisse vis-à-vis de problèmes réels, prégnants, vitaux, mais en retirant parfois de l'analyse leurs propres désirs inconscients, ce que montre assez bien un anthropologue comme Sergio Dalla Bernardina. Je pense ici particulièrement aux mouvements animalistes. Sitôt que l'on invoque la morale dominante d'une époque, toute discussion tend à devenir une sorte d'excuse qui invoquerait un droit d'exception, au nom de la « tradition », d'un mode de vie spécifique, d'une culture.

La notion de nature, telle qu'elle émerge dans nos sociétés, se trouve élevée au rôle d'arbitre, mais il s'agirait de ne pas oublier qu'elle est aussi contingente à notre histoire collective. En fait, cette nature n'existe pas dans la nature, si je peux me permettre cette formule apparemment contradictoire. On attend ainsi d'elle plus qu'elle ne peut donner. De quelle nature voulons-nous serait déjà une question plus accessible.

**V. :** *Quelle est la part fantasmée de l'appréciation de la nature par nos contemporains urbains ?*

**C. B. :** Je ne suis pas assez savant dans le domaine du système-Terre pour évaluer la pertinence de la théorie de l'équilibre naturel, mais j'ai le sentiment qu'elle tend à être prise pour réalité, sans discussion, et ce par une frange de plus en

plus importante de la population occidentale. Mes maigres connaissances de l'histoire de la planète m'inciteraient à me pencher pour l'idée contraire. Ne sommes-nous pas plutôt installés sur un écheveau de déséquilibres auxquels nous avons cherché à nous adapter, tant bien que mal ? Maintenant, nous avons poussé très loin l'adaptation de notre environnement à nos désirs.

Le fantasme de fond est peut-être là : si l'humain n'intervenait plus ou le moins possible, tout irait mieux. Ceci étant dit, cela ne disculpe pas nos sociétés quant à leurs responsabilités dans de réels déséquilibres provoqués par nos excès. Et j'y participe moi-même en ce moment où j'écris sur un ordinateur qui contribue au réchauffement de la planète, même de façon modique.

Quant à penser que ce fantasme ne serait que principalement urbain, j'en doute de plus en plus et les transformations en cours dans les espaces non-urbains me laissent penser qu'ils se renouvèlent avec des urbains.

**V. :** *Comment ce fantasme alimente-t-il la compréhension de notre rapport aux animaux, notamment sauvages ?*

**C. B. :** La logique qui découle de l'équilibre naturel tend à faire penser que la chasse est inutile, voire qu'elle déséquilibre plus qu'elle ne « régule ». Au contraire, si l'on replace le débat sur le plan du politique, la question devient quelle place laisser au sauvage, à la prédation humaine, à la conservation. Cette question est éminemment politique (aussi), d'où l'intérêt de la repolitiser.